

La luxure.

***Une vie infernale...
pour les autres***

Un des sept péchés capitaux



Michel Degalat

La luxure.

***Une vie infernale...
pour les autres***

Un des sept péchés capitaux

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4908-5

Dépôt légal : Avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Cette œuvre n'est que pure imagination et n'a aucun rapport avec la réalité. Toute situation, toute personne, qui pourraient apparaître comme existantes, ou ayant existé, ne le seraient que par pure coïncidence.

L'auteur

Prologue

Les dictionnaires définissent ainsi la Luxure :
« *appétit et pratique effrénés des plaisirs charnels...*¹ » « *la recherche sans retenue des plaisirs de l'amour physique et des plaisirs sensuels...*² », ou le « *Péché de la chair, recherche, pratique des plaisirs sexuels...*³ ».

Chacun de ceux-ci rajoute des compléments de définitions. Il n'en reste pas moins vrai que la luxure est une déviation de l'esprit qui prend en otage le corps de celui qui s'y adonne. Mais n'est-ce pas le cas de chacun de nous, à un moment ou à un autre de sa vie, même s'il ne veut pas le reconnaître ?

Dans le présent ouvrage, il ne saurait être question de porter une accusation envers qui que ce soit, et, encore moins, de faire l'apologie de la luxure. Les situations ne sont que le support d'un roman, tout au plus, sans que les manifestations décrites soient en quelque façon exhaustives. En bref, il s'agit de rendre sa lecture agréable. Du moins est-ce le but recherché.

¹ Dictionnaire de l'Académie française (9^{ème} édition)

² Petit Larousse

³ Petit Robert

1

Amaury Grammolen finissait de grandir dans une imposante maison bourgeoise du XIX^{ème} siècle, trônant dans un parc, mais cachée à la vue par des arbres, eux aussi centenaires, aux essences peu courantes chez des particuliers. Il n'allait plus à l'école comme tous les adolescents de son âge, son père s'y étant opposé avec fermeté. Celui-ci, Emeric Grammolen, professeur renommé de médecine, avait perdu son épouse lors d'un accident de la route, d'une banalité affligeante. Sa voiture avait été percutée par une autre, conduite par un individu sans papier et sans assurance, ce véhicule provenant d'une « casse » donc au propriétaire indéterminé. Bien que ce chauffard ait été interpellé par la Gendarmerie, peu de temps après l'accident, cela n'avait pas fait revivre Mme Romane Grammolen, qui était décédée lors de l'accident, avant l'arrivée des secours, son mari étant, lui, très choqué, mais peu blessé. Amaury avait perdu une année scolaire à la suite de ce sinistre. Bien qu'il n'ait pas été à l'intérieur du véhicule familial, traumatisé par la perte de cette mère qu'il vénérât, il ne put suivre normalement le cours de seconde, et

devait redoubler cette classe. N'ayant que ce fils, et aucune autre famille, Emeric Grammolen avait décidé de le protéger au maximum, et de lui éviter tout danger, hors de la propriété familiale. Il avait donc engagé des professeurs particuliers pour faire l'éducation de son rejeton. Capable de sélectionner ces enseignants, il en retint quatre chargées, respectivement : Emilie Bonjola des matières scientifiques, Armelle Collangon des matières littéraires, de l'histoire et de la géographie, Colleen Smith des langues : anglais, allemand, italien et espagnol et Chloé Partangué de l'éducation physique et sportive.

Emeric Grammolen, s'il voulait le protéger son fils, ne voulait pas que son fils soit ignare, et de faible constitution. Il avait fait aménager, dans le sous-sol de sa demeure, des salles de cours et de travaux pratiques, ainsi qu'une salle de gymnastique qui, avec la piscine existante, avait vocation à développer le corps du garçon. Quelques années auparavant il avait fait creuser cette piscine, faisant sienne l'adage grec qui voulait que le comble de l'ignorance était de ne savoir ni lire ni nager. Pensant avoir mis tous les atouts du côté d'Amaury, il avait prévu d'être présent lors des premiers cours de celui-ci. Puis, satisfait des prestations professorales, il reprendrait ses activités, partageant son temps entre l'Hôpital renommé, où il exerçait son art, tant public que privé, et ses conférences internationales où, malgré son jeune âge relatif, car il n'avait que 48 ans, il était respecté et écouté.

Amaury, qui était, depuis son orphelinat maternel, plutôt renfermé, accepta cette situation qui convenait très bien à son caractère introverti. Il suivrait les cours

le matin, l'après midi étant réservé aux activités sportives et aux visites des musées et autres expositions. Seulement, à seize ans, on ne peut pas rester enfermé en permanence, et l'absence de mère risquait de se faire cruellement sentir, d'autant que son père était souvent appelé en consultation à l'étranger. Afin d'éviter ce risque, Emeric avait prévu que Colleen Smith, le professeur de langues, résiderait chez lui, afin qu'il apprenne, le mieux possible, les divers langages européens qu'elle serait sensée lui enseigner.

Amaury était un garçon au physique agréable. Ses cheveux disciplinés surmontaient un front large et légèrement bombé, lui-même surplombant un nez droit et un peu épaté. Sa bouche mince, sans être filiforme, sa lèvre inférieure légèrement charnue, lui donnaient un air gourmand, rompant avec le sérieux de ses yeux bleus foncés. Ses pommettes légèrement proéminentes avouaient qu'un sang est-européen courait dans ses veines. Son mètre soixante dix encaissait bien ses soixante kilogrammes. Ses mains aux doigts effilés complétaient l'allure générale du garçon.

Lorsque le malheur avait frappé sa famille, il venait de décrocher son brevet des collèges et entrait de plein pied en seconde, dans son Lycée d'Ile de France. Cette année fut perdue. Son père, ne s'étant pas laissé abattre par son malheur, avait réagi et pris immédiatement des décisions. Afin de lui éviter toute possibilité d'accident, il l'avait retiré du circuit scolaire classique, lui apportant un enseignement ciblé, qui remplacerait celui du commun des mortels. Ce n'était pas la seule raison qui avait motivé cette décision. La demeure des Grammolen était très importante. Nichée dans un parc arboré et fleuri, la

bâtisse était imposante. Surélevée, elle ne comportait pas moins de sept chambres, aménagées en studios, dont trois affectées au personnel de service, une au maître des lieux, une autre à Amaury, et deux chambres de passage, toutes situées à l'étage, auxquelles on accédait par deux escaliers dont un réservé au personnel. Au rez-de-chaussée, la porte d'entrée principale, à double battants, qu'on ne pouvait franchir qu'après avoir gravi une dizaine de marches, donnait accès à une grande salle à manger, à un salon presque aussi vaste, et à un bureau. En pignon, une porte de service desservait le cellier, la cuisine et deux locaux baptisés buanderie et réserve. L'importance de la demeure était de nature à provoquer un isolement pernicieux pour son fils. Le sous-sol méritait aussi une visite. Pour y accéder, le plus simple était de descendre l'escalier, central. Un couloir distribuait, sur la gauche, une pièce de plus de trente mètres carrés, à destination de bureau, qui deviendrait la salle de cours, en face d'elle une salle de gymnastique et un bloc sanitaire. Sur la droite une porte donnait accès à une piscine de 12,5 m de long sur 8 m de large, précédée d'une douche, d'un déshabilleur et d'un local technique. En extrémité de ce local existait un sas, où débouchaient une porte condamnant la réserve de vins, et un escalier de secours permettant la sortie sécurisée de ce sous-sol, tout autant que l'accès au local de réserve et qui plus haut, arrivait dans la partie domestique de la maison. C'est, compte tenu de l'importance de cette propriété, et de ses capacités d'accueil, qu'Emeric avait prévu d'installer un des professeurs, à demeure, craignant une trop grande solitude pour son fils.

Le premier de ceux-ci, qui se présenta, fut celui qui devait développer ses connaissances linguistiques

Melle Smith arriva un matin de mi-août, au portail de la résidence. Elle fut aussitôt accueillie par Emeric. Il ne la connaissait pas physiquement, ne l'ayant recrutée que sur dossier. Il savait, seulement, qu'elle était la troisième fille d'un de ses collègues britanniques. Il s'entretint avec elle pendant une demi-heure, avant de demander à son fils de les rejoindre. Mis en présence, tous les deux se regardèrent mutuellement. Colleen plut immédiatement à son élève. Sa blondeur, ses yeux verts, les légères tâches de son sur son visage, ses mains aux doigts fuselés, dont les ongles ne possédaient aucun vernis, sa blouse fleurie, légère et bien renflée, au décolleté profond et mystérieux, son bermuda pastel lui firent la meilleure des impressions. Elle parlait le français sans accent. Emeric les observa et décela dans leur regard respectif autant d'intérêt qu'il le souhaitait. Comprenant que ce premier contact était positif, il fit venir une employée, en qui il avait toute confiance, à qui il rappela les consignes dont elle avait déjà eu quelques éléments, et lui confia ce professeur. Cette dame d'une cinquantaine d'année, d'apparence jeune, vêtue d'un petit tablier bleu ciel et d'un bonnet assorti retenant ses cheveux sombres, prit en charge l'arrivante et la conduisit dans son domaine.

Colleen Smith était une jeune femme de vingt cinq ans respirant la santé, dont l'équilibre psychique transparaissait dans son maintien, et son regard direct, bien qu'un peu ironique. Même la femme de chambre tomba sous son charme. Quand elle gagna son nouveau domaine, père et fils, avec intérêt, la

regardèrent sortir du bureau où elle venait d'être reçue.

– Dans quelques jours tu feras connaissance de tes autres professeurs. Seule, Melle Smith habitera ici, les autres ne viendront que suivant le programme que nous aurons établi tous ensemble. Je te rappelle leur nom : mesdemoiselles Armelle Collangon, et Colleen Smith, et mesdames Emilie Bonjola, et Chloé Partangué.

– Aurai-je mon mot à dire sur cet emploi du temps ?

– Bien sûr, tu n'es pas le prisonnier de cette grande maison, tu en es le gardien.

– D'accord.

– Melle Smith ne viendra s'installer définitivement que la semaine prochaine, à moins qu'elle n'ait pas prévu d'aller à l'hôtel. D'ici là, réfléchis à la façon dont tu vas t'organiser. Pendant quelques jours, je ne me déplacerai pas, je m'astreindrai à prendre mes repas avec toi. Dès que tu auras atteint ta vitesse de croisière, je reprendrai mes activités normales. Nous sommes le mercredi 18 août, tu as encore quelques jours pour t'adapter à ta nouvelle vie. Je me suis déjà entendu avec tes professeurs et je leur ai fait part des objectifs que je leur fixais.

– Quand commencerai-je ces cours ?

– Ce sera comme si tu fréquentais le Lycée. Tu auras les mêmes vacances que tes anciens camarades, seul ton emploi du temps te sera personnel. Maintenant, commence à réfléchir à ton organisation. Si tu veux, nous en parlerons ce soir. Je dois aller à l'hôpital. Si Melle Smith n'est pas partie, fais lui faire le tour de votre domaine.

– A ce soir, Papa.

Emeric lui serra affectueusement la main, rangea quelques papiers dans une serviette, repoussa son fauteuil et regarda son fils qui l’observait avec tendresse.

– Alors, je te laisse. Bonne journée Amaury.

– Bonne journée pour toi aussi.

Pensif, le garçon quitta le bureau, et se dirigea vers sa chambre. En fait, c’était un véritable petit appartement qu’il occupait à un bout du couloir d’étage, ses parents ayant leur logement à l’autre extrémité de cette coursive. Celle-ci avait été coupée en deux parties, une porte séparant celle réservée aux propriétaires et celle affectée au personnel. Cette porte n’était pas hermétiquement fermée, mais si les premiers pouvaient la franchir à leur volonté, il était entendu que les seconds ne le feraient qu’autant que leur service l’exigerait.

Hésitant à aller à la rencontre de son nouveau professeur il préféra s’accouder à sa fenêtre qui donnait sur l’arrière du parc, là où existait une construction indépendante. Celle-ci comportait un logement pour le jardinier, homme à tout faire, une remise pour l’outillage et un garage pour trois véhicules. Eric et Romane Grammolen possédaient chacun le leur, le troisième était d’une marque célèbre et ne servait que lors des soirées représentatives.

Un mur d’enceinte clôturait ce domaine, devant lequel une aire cimentée, cachée à la vue, permettait de faire stationner les véhicules du personnel à demeure.

Chaque pièce était équipée d’un système d’interphonie. Après quelques instants d’hésitation,

Amaury frappa sur un clavier le n° de l'appartement de Melle Colleen Smith. Quand elle arriva en ligne, il lui proposa venir la chercher, pour lui faire faire le tour du propriétaire Elle accepta. Peu de temps après il frappa à sa porte. Dès qu'elle lui eut ouvert, il lui demanda si elle avait l'intention de partir où si elle comptait rester encore un peu de temps.

– Je n'ai rien prévu, mes valises sont dans ma voiture. Elle est en stationnement, un peu plus loin, dans la rue. Quand vous m'avez appelée je m'apprêtais à aller chercher un hôtel pour une semaine

– Vous pouvez donc vous installer rapidement ici ?

– Ce n'était pas prévu, lui répondit-elle.

– Voici ce que je vous propose : vous allez chercher vos bagages et vous prenez possession des lieux. Vous plaisent-ils, au moins ?

– Ils sont superbes. La chambre est grande, j'ai un coin bureau et la salle d'eau est très bien aménagée.

– C'était ma mère qui en avait décidé la décoration.

– Elle avait bon goût.

En disant cela elle vit une ombre passer dans les yeux de son élève. Elle ajouta :

– Je sais que vous passez des moments difficiles, je tâcherai, non pas de vous les faire oublier, mais de distraire votre attention.

– Je vous remercie. Je vous propose donc d'aller retirer vos valises et de venir vous installer. Nous mangerons ensemble et je vous guiderai dans la propriété.

– Votre père sera-t-il d'accord sur ce programme ?

– Il m’a demandé de vous piloter ! Au fait, vous avez une télécommande pour ouvrir le portail d’entrée, elle est dans le tiroir de votre bureau. Je dois vous prévenir que chaque ouverture ou fermeture de cet accès est enregistré.

– J’étais au courant de cela.

– Bien. Allez reprendre votre voiture, et attendez-moi sur le côté de la maison, je vous indiquerai l’endroit où vous pourrez vous garer. Puis-je vous retenir à midi ?

– Je ne sais pas si je le dois !

– Je déteste manger seul. Autant que vous soyez avec moi, nous ferons ainsi connaissance.

– D’accord.

– Je vais prévenir Pauline que je ne serai pas seul à table.

– J’en ai pour dix minutes.

– Il est 10h j’aurai le temps de vous faire visiter le domaine.

Ils se quittèrent et Amaury descendit à la cuisine.

– Pauline, nous serons deux à table, Melle Smith me tiendra compagnie.

– Je le savais, Amaury !

– Comment le savais-tu ?

– Ton père me l’avais dit, mais il te laissait le soin de me le confirmer.

– Il pense à tout !

– Oui !

– Alors nous nous mettrons à table à 12h45.

– Je préparerai la salle à manger pour cette heure-là !

- Non, nous mangerons dans la cuisine !
- Tu sais que tes parents ne le voulaient pas !
- Mon père n'est pas là, alors comme je sais que tu ne le lui diras pas !
- Bon, d'accord, mais Anne et moi aurons mangé.
- Comme tu veux. Maintenant je vais accueillir Melle Smith. Que penses-tu d'elle ?
- Elle semble sympathique !
- A tout à l'heure.

Il quitta la cuisine et alla attendre son professeur. Le voyant partir Pauline eut un pincement au cœur. Elle avait vu naître ce garçon et l'accident de ses parents l'avait traumatisée. Son mari avait aussi trouvé la mort dans un accident, un accident sur un chantier. Mais là, elle n'avait pas eu de peine, car c'était un homme brutal et buveur. Elle était déjà au service de la mère de M. Emeric. Quand celle-ci disparut, elle accepta de rester au service de son fils. Il était très gentil et aussi très poli, même s'il était un peu distant avec le personnel. Mme Romane, son épouse, ne laissait que des regrets. Toute en douceur et prévenance, elle l'avait assistée du mieux qu'elle pouvait lors de son veuvage, n'hésitant pas à harceler les assurances pour que les capitaux lui soient versés. Pauline n'avait jamais eu d'enfant et reportait toute son affection sur Amaury, à qui elle ne pouvait rien refuser, et encore moins depuis qu'il avait perdu sa mère.

Il ne dut pas attendre longtemps avant de la voir arriver, le portail s'étant ouvert, sur une petite voiture anglaise rouge. Il la guida de l'extérieur vers l'emplacement réservé au personnel Ce qui eut pour

effet immédiat de faire surgir l'homme à tout faire, responsable des extérieurs.

– Bonjour Gaston !

– Bonjour Amaury.

– Viens que je te présente Melle Smith qui va résider à la maison.

Les deux hommes regardèrent, d'un air intéressé, la jeune femme quitter sa voiture. Elle s'en rendit compte, car un léger sourire apparut sur ses lèvres. Mais leur intérêt s'estompa rapidement. Elle s'avança vers cet homme aux traits marqués, qui ôta son béret, devant la visiteuse, en s'inclinant sans tendre la main. Colleen lui tendit la sienne qu'il hésita à serrer.

– Gaston, Melle Smith vient en qualité de professeur. Melle Smith, Gaston est l'homme qui sait tout faire. C'est lui qui entretient le parc et qui effectue tous les travaux d'entretien de la propriété. Rose, son épouse, que vous verrez à la maison, aide Pauline, que vous avez déjà rencontrée. Si vous avez un problème sur votre voiture il vous dépannera aussi vite qu'il coupe une tige de rosier après sa floraison.

– Amaury est très gentil, mais je ne sais pas tout faire.

– Gaston est trop modeste, d'ailleurs vous vous en rendrez compte par vous-même. Il suffit de regarder autour de vous pour constater l'excellence de son travail dans les parterres, de voir toutes ces fleurs épanouies pour comprendre qu'elles le remercient des soins qu'il leur apporte.

– C'est vrai que c'est un travail difficile d'appareiller des essences florales, et les parfums qu'elles exhalent sont là pour nous obliger à les considérer.

– M., vous avez la main verte !

– Je ne sais pas si j’ai cette main, Melle, mais j’ai toujours aimé la nature, et elle me le rend bien.

– Vous savez, Melle, Gaston est le premier au travail. Dès les aurores il arrose les massifs, enlève les boutons défleuris et vérifie le bon ordonnancement des buissons.

– C’est qu’il y a à faire ! Mais je ne me plains pas car j’aime jardiner, et j’aime aussi que les choses soient bien à leur place.

– Vous verriez son atelier, c’est une merveille de rangement.

Sous le compliment, l’œil de l’employé brilla. On sentait qu’il était touché qu’un jeune reconnaisse la qualité de son travail et de son organisation.

– Il habite cette maison, où il a sa resserre.

– M., toutes ces fleurs sont un ravissement, et le soleil qui brille les rend encore plus belles, au point que les effluves qu’elles dégagent nous enivrent.

– Vous êtes trop gentille, Melle, mais je dois finir de laver la voiture de M. Emeric, ce soir il est de sortie.

Amaury fut surpris, son père ne lui avait pas parlé de cette soirée.

– Gaston, je t’enlève Melle avant que Rose n’arrive pour te tirer les oreilles !

– Voyons, Amaury, je ne fais rien de mal !

– Je vous emmène, Melle Smith.

– Au revoir M.

– Au revoir Melle.

– Pourrais-je venir vous poser des questions sur les plantes ?

– Bien sûr, vous serez la bienvenue.

Par l'allée arrière, ils contournèrent la maison, et y entrèrent en gravissant les marches de l'escalier latéral. La visite du rez-de-chaussée commença avec la cuisine, vaste et bien éclairée.

– Vous connaissez Pauline, c'est un peu l'âme de la maison. De plus c'est une excellente cuisinière. Mais vous ne connaissez pas encore Anne. Ces deux dames tiennent les communs sous leur joug.

– Voyons, Amaury, tu ne peux pas dire cela, le maître c'est ton père !

– C'est vrai, mais comme il n'est pas souvent là, c'est bien toi qui dirige en fait.

– Tu es une mauvaise langue.

Pauline n'avait, en réalité, pas atteint la cinquantaine. C'était une belle femme que la vie n'avait pas beaucoup gâté. Pourtant elle avait un caractère rieur. Cependant son œil surveillait tout. Bien prise dans une robe d'été sans fioriture, à manches courtes, qu'enveloppait un léger tablier ses cheveux foncés étaient retenus par une sorte de serre-tête. Pour l'heure elle œuvrait derrière un piano rutilant, sur lequel des casseroles laissaient échapper un fumet qui faisait monter la salive à la bouche. Anne, plus âgée que sa collègue semblait aussi plus effacée. On sentait qu'elle obéissait à sa cadette, encore que la façon dont cette dernière s'adressât à elle se fasse avec une amabilité non contrainte. Peut-être que son autorité était bien assise et non contestée. Anne aussi portait le même uniforme, si on pouvait appeler ainsi le tablier et la coiffure. Elle aussi avait

les bras nus. Chacune était chaussée d'une sorte de trotteur à semelle mousse leur permettant de se déplacer sans bruit, et aussi sans risque, dans cette pièce où la modernité ne faisait pas oublier la qualité. En fond de cuisine, un coin repas était aménagé.

– Pauline, tu peux faire les honneurs de ton domaine ?

– Bien sûr. A côté de la cuisine nous avons une réserve dans laquelle nous plaçons les légumes et les conserves, ainsi que tous les ingrédients dont nous nous servons. Nous y avons les réfrigérateurs et congélateurs. De l'autre côté du couloir, il y a la buanderie et la pièce de repassage. Un bloc sanitaire est contigu à ce local.

– Merci, tu es très gentille. Maintenant je vous emmène dans la salle à manger.

Il poussa une porte en bout de couloir et laissa galamment passer son professeur.

La pièce était vaste et pouvait contenir plus de vingt convives. Autour de la table ronde, il n'y avait que quatre chaises mais de nombreuses autres se trouvaient entre les dessertes et meubles bas dont on reconnaissait la patte d'un maître ébéniste. Il ne fallait pas avoir beaucoup d'imagination pour comprendre que la table de ronde devenait, autant que de besoin, oblongue par l'ajout de rallonges. Toutes les chaises étaient recouvertes de tissu broché. Aux murs alternaient tableaux de chasse et miroirs biseautés. De part et d'autre, des fenêtres laissaient passer un jour tamisé par des voilages en shantung beige. En extrémité de cette pièce, en poussant une porte, on accédait au salon. Des odeurs délicates empêchaient la cire des meubles de chatouiller les narines.

Bien que la température extérieure, en cette mi-août, à 11h du matin, fût particulièrement élevée, ici il faisait très bon. Ils pénétrèrent dans cette nouvelle pièce, et la visiteuse resta abasourdie par le confort et la qualité des canapés et autres fauteuils.

– My God ! s'exclama-t-elle, on se croirait dans un de ces clubs feutrés de Mayfair !

Amaury était fier de montrer ce salon au mur duquel étaient suspendues trois véritables marines de Greuze.

Ils quittèrent ce lieu de repos et se retrouvèrent dans le hall d'entrée.

– Maintenant, vous allez découvrir le sous-sol, si on peut appeler ces locaux ainsi, car tout autour il y a des impostes vitrées qui permettent, à la lumière du jour, de les éclairer.

Colleen Smith visita successivement la salle de cours, la salle de gymnastique, et la piscine qui l'éblouit avec ses carrelages bleus clairs, tant horizontaux que verticaux, et par la luminosité qui y prévalait.

Des rideaux pouvaient cacher ces lieux à la vue, pour qu'on puisse se baigner le soir.

– Vous venez souvent vous baigner ?

– Oui. Le personnel aussi peut y venir après son service. Il accède à cet endroit par l'escalier de secours. Vous pourrez venir quand bon vous semblera. Vous aimez nager ?

– N'oubliez pas que je suis ressortissante d'un Pays de marin !

– Excusez-moi, j'oubliais ! Maintenant nous allons regagner l'étage d'habitation.

Ils reprirent l'escalier et arrivèrent à l'étage.

– Cette partie de couloir nous est réservée, et le personnel, n'y vient que pour le ménage et l'entretien. Cependant votre studio étant contigu au mien, et ne faisant pas partie du personnel, vous pourrez l'emprunter.

– Je vous remercie.

– Je n'y suis pour rien dans cette décision, ce sont mes grands parents qui l'ont arrêtée. Voici mon logement. Je vais vous laisser aménager votre domaine. Si cela ne vous dérange pas nous irons manger dans la cuisine, ce sera moins cérémonieux que dans la salle à manger, et j'aime bien cet environnement. Disons à 12h30, si vous le voulez bien !

– D'accord.

– Je passerai vous prendre avant de descendre.

– Je serai prête.

Chacun regagna sa chambre. Amaury serait bien resté encore un peu avec elle, mais il ne pouvait pas s'imposer.

Il lui restait une demi-heure à attendre, aussi il s'installa à son bureau et consulta le programme des cours, tel qu'il avait été communiqué par son lycée. Il tenta de mettre sur le papier, comme il l'avait promis à son père, des horaires lui convenant, mais la présence de Melle Smith, dans la pièce d'à côté, était trop persévérante pour qu'il puisse fixer son esprit sur cette tâche. Il tenta de passer le temps avec un livre, mais son esprit fut incapable de suivre le récit. A la fin, il s'accouda à sa fenêtre et regarda dehors. Il vit Gaston qui revenait, certainement, de déposer les bagages du joli professeur. Sa pensée divagua. Soudain

on frappa à sa porte. Il regarda sa montre et s'aperçut qu'il aurait déjà dû aller chercher sa voisine. Il ouvrit et la découvrit en face de lui. Il resta la bouche bée.

– Je ne savais plus si c'était vous qui deviez venir me chercher ou l'inverse. Je me suis permis de frapper à votre porte. Déclara-t-elle de sa voix mélodieuse

– Vous avez eu raison, parvint-il à dire, en voyant le sourire qui étirait les lèvres de sa visiteuse, et dans le même temps il rougit lorsque ses yeux descendirent sur le devant du corsage, plus échancré qu'une heure plus tôt.

– Allons-y décida-t-il.

Ils franchirent la porte séparative des locaux et descendirent, par l'escalier de service, jusqu'à la cuisine, où le couvert avait été dressé. Ils s'assirent l'un en face de l'autre. A l'endroit où ils se trouvaient ne flottait aucune odeur de cuisson et ce n'est que lorsque Pauline déposa les assiettes qu'un parfum monta aux narines des convives, véhiculé par la fumée de la préparation.

– Je ne savais pas si Melle Smith buvait du vin, aussi, j'ai ouvert une bouteille de rosé bien frais. Ce vin se mariera bien avec les grillades d'agneau aux herbes.

– Je vous remercie de votre attention, Mme.

– Appelez-moi Pauline, comme tout le monde !

– D'accord, Pauline. j'aime bien le vin, surtout lorsqu'il est appareillé aux mets qu'il met en valeur.

– Vous ne serez pas déçue. Avec la viande j'ai préparé des haricots verts, puis une salade et des fruits rafraîchis. Cela sera-t-il suffisant ?

– Ce sera très bien pour moi. Et Amaury que boirait-il ?

– Une goutte de vin, Pauline.

– Comment, tu ne veux pas de cola ?

– Non, merci.

– Alors ne bois pas trop !

– Je saurai me mesurer.

Pendant tout le repas, ils parlèrent d’eux-mêmes. Bien sûr la question de la mère du garçon fut évoquée, mais de telle sorte que son pincement au cœur ne dura pas longtemps.

– Voilà, Amaury ce que je vous propose.

– Vous pouvez me tutoyer !

– Nous verrons cela plus tard. Qu’avez-vous appris comme langue étrangère ?

– L’anglais et l’allemand.

– Vous les parlez couramment ?

– Non, bien que je sois allé à plusieurs reprises à Londres et à Berlin.

– Faisons un test, voulez-vous ?

– De quelle façon ?

– Jusqu’à la fin du repas nous parlerons anglais.

– Vous savez j’hésite beaucoup.

– Ce n’est pas grave.

Bien que le contrat qui liait cette jeune femme ne soit pas entré dans les faits, le cours commença. Quand ils se levèrent de table ils remercièrent les cuisinières, en les félicitant puis, alors qu’ils allaient s’éloigner, Melle Smith demanda en anglais :

– Vous ne pliez pas votre serviette ?

Surpris, Amaury la regarda, fit deux pas en arrière et se saisit de celle-ci qu'il plia. Pauline fut étonnée par ce geste et comprit qu'elle allait trouver, avec cette jeune personne, une aide pour l'éducation sociale du garçon.

Après avoir quitté la cuisine, Colleen demanda :

– Qu'aviez-vous l'intention de faire cet après midi ?

– Je dois établir mon programme de cours, mais je sèche un peu.

– Je vous propose quelque chose.

– Que voulez-vous dire ?

– Je vous aide à établir vos horaires et ensuite nous allons nous baigner.

Il rayonna.

– J'accepte.

– Il faut, d'abord, que je vide mes valises, puis nous nous retrouvons, disons dans une demi-heure, dans la salle de cours. Je descendrai avec mes effets de bain, nous nous changerons en bas.

Enchanté, Amaury fonça dans sa chambre, il rassembla tous ses documents et prit son maillot. Les serviettes étaient à demeure dans le déshabilleur, aussi se dispensa-t-il de s'en encombrer. Il prit son peigne et, sans plus attendre, il quitta sa chambre. Il dévala l'escalier, puis entra dans la salle de cours. Il y avait là une armoire dans laquelle étaient rangés les livres et les cahiers vierges, des stylos et des crayons ainsi que des marqueurs destinés au tableau sur chevalet. Une table et deux chaises permettaient à l'élève et au professeur de se faire face. Deux micro-portables, posés sur ces positions de travail, complétaient le

matériel. De l'autre côté de la salle, des instruments de laboratoire, posés sur une table carrelée, attendaient le professeur de physique-chimie. Contre un mur, un tableau, revêtu d'un plastique blanc effaçable, permettrait de faire des démonstrations. Enfin, un photocopieur complétait l'équipement de cette pièce. Le garçon le mit en fonctionnement et quelques secondes plus tard il reproduisait les documents qui lui avaient été remis. Il venait de disposer une copie de ceux-ci, devant la place qu'occuperait Melle Smith, quand elle fit son entrée. Elle avait changé de tenue et portait une brassière pastel très échancrée.

– Je vois que vous êtes déjà en place, lui dit-elle !

– Oui, j'ai préparé le programme auquel je dois me tenir.

– C'est bien.

Elle posa son sac près de la porte d'entrée et, naturellement, vint prendre place.

– Rappelez-vous que nous ne devons parler qu'en anglais.

– Cela va être dur pour moi !

– Mais non, chaque fois que vous ferez une faute de langage, je vous reprendrai, et vous indiquerai la bonne formulation.

– D'accord !

Ils entamèrent la discussion dans cette langue

Leur entretien dura plus d'une heure, au cours de laquelle elle lui fit des suggestions, qu'il n'accepta qu'en partie.

Finalement ils tombèrent d'accord sur un projet qu'il se promit de soumettre à son père, à son retour.

- Comment s'appellent mes collègues ?
- J'ai noté leur nom sur le programme dont je vous ai fait une copie.

Elle en prit connaissance et s'exclama :

- Il n'y a que des femmes !
- Oui.
- Est-ce vous qui les avez choisies ?
- Non, c'est mon père.
- Il ne vous a pas demandé votre avis ?
- Non. Ce n'est pas son habitude de demander conseil aux autres.
- Cela ne vous dérange pas ?
- Quoi ? Que ce soit des femmes ou qu'il ne me demande pas mon avis ?
- Les deux !
- Non, pour la première question, je préfère des professeurs femmes aux hommes. En ce qui concerne mon avis, j'arrive toujours à le donner.
- Et votre père en tient compte ?
- Parfois, mais quand même pas souvent.

Amaury était gêné, non par les questions, mais par la tenue de sa prof. Celle-ci ne s'en apercevait certainement pas, mais sa brassière avait tendance à bailler quand elle se penchait au-dessus de la table. Et cela attirait aussi irrésistiblement son regard que l'aimant attire la limaille de fer. Sans avoir l'air de se rendre compte du trouble dans lequel il se trouvait, elle continua à le questionner. Enfin, il s'arracha à cette attirance et lui proposa d'aller se baigner. Le fait de se lever indiqua qu'elle en était d'accord.

– Je suis prêt à me mettre à l'eau, j'ai déjà enfilé mon maillot.

– Alors prenez de l'avance car je dois me changer.

Ils sortirent ensemble de la salle, et se dirigèrent vers la piscine. Ils prirent tous les deux à gauche, mais elle alla dans le déshabilleur, tandis que lui rangeait ses vêtements secs dans une panier, dans un autre local, où il ramassa plusieurs draps éponges et deux peignoirs. Puis il alla installer ces linges sur des chaises longues. La salle paraissait immense, et les carrelages ressortaient avec l'eau qui les frôlait. Les vasistas étaient ouverts, cependant un complément lumineux, apporté par des tubes luminescents, était nécessaire. Aucune buée ne s'élevait de la surface aquatique, mais Amaury était certain que la température était agréable. Il se décida et, descendant les marches d'une échelle, il se lança dans l'eau. Il avait appris à nager très tôt, et se mouvait dans le liquide avec beaucoup d'aisance. Il s'élança afin de faire une longueur de bassin. Arrivé au bout il se retourna pour partir en sens inverse. Il la vit émerger de l'eau. Il ne l'avait pas entendue arriver Ses cheveux emprisonnés dans un bonnet lui donnaient une allure de robot. Si ce n'avaient pas été les perles qui parsemaient son visage, elle aurait donné l'apparence d'un mannequin inanimé.

– Vous nagez bien, déclara-t-elle !

– Oui, cela fait très longtemps que j'ai appris.

– Je ne nage pas mal moi non plus.

– Je demande à voir, s'exclama-t-il.

Il regretta immédiatement cette familiarité. Elle ne sembla pas avoir entendu la mise au défi. Elle s'élança dans un crawl impeccable qui l'amena

rapidement à l'autre extrémité. Il en fut sidéré. A son tour, il entama un sprint endiablé. Cela les fit rire tous les deux.

Ils s'affrontèrent dans diverses nages, c'était vraiment une bonne nageuse. Il en fut à la fois mortifié et enchanté. Il aurait bien aimé nager mieux qu'elle, mais telle une torpille, elle semblait faire corps avec l'élément liquide, alors que lui manquait de fusion à ce niveau là. Il reconnut qu'elle avait un style coulé particulièrement efficace. L'eau ne jaillissait pas de ses bras malgré la vigueur avec laquelle elle fendait sa surface.

Ils cessèrent de se mesurer et baguenaudèrent tranquillement pendant une vingtaine de minutes, avant de décider de prendre un peu de repos sur un transatlantique spécial. Il sortit le premier et rejoignit un siège. Le temps de revêtir un peignoir, lorsqu'il regarda dans sa direction, elle était déjà enveloppée.

Allongée à son tour à un mètre de lui, Amaury s'enhardit à poser des questions sur le Royaume Uni. La conversation se faisait toujours dans la langue de Shakespeare. Elle lui répondit avec gentillesse et spontanéité. Il voulut tout savoir.

A un moment elle déclara :

– Je reviens dans l'eau, et elle sauta sur ses pieds. Il en fit autant, mais une fois de plus quand il regarda où elle se trouvait, elle baignait déjà dans le liquide. Il se sentit frustré.

Ils ne se lancèrent plus dans une compétition. Elle fit du sous l'eau pendant qu'il nageait sur le dos. Il se sentait bien, et l'impression de solitude qui l'avait envahi quelques jours plus tôt s'était estompée. Quand elle sortit enfin du bassin, il était à l'autre

extrémité, à plus de quinze mètres d'elle. Il ne vit que son maillot une pièce, bien sage.

Il attendit qu'elle quitte la douche et qu'elle soit rhabillée pour prendre sa place. Enfin, il remonta sur la plage et lui succéda sous le jet. Quand il sortit à son tour, habillé, il s'aperçut que la porte de secours revenait prendre sa position fermée. Alors, il remonta dans sa chambre. Il regarda par sa fenêtre et la vit partir en voiture.

Il se rendit à la cuisine où Pauline lui annonça que Melle Smith ne rentrerait que tard le soir, devant faire des achats à Paris.

– Je sais que tu es déçu, mais elle est arrivée ce matin et pensait rester quelques temps à l'hôtel. Elle a aussi des choses à faire !

– Comment la trouves-tu ?

– Je te l'ai déjà dit, elle paraît sympathique.

– Je crois que je vais bien m'entendre avec elle.

– Je le pense aussi, vu la façon dont tu la regardes, je pense que tu auras à cœur d'être, pour elle, un bon élève.

– Cela se voit tant que ça ?

– C'est si fort que je crains que tes yeux se mettent à parler. D'accord c'est une jolie jeune femme, mais mets un peu de respect dans ton regard, au lieu de la dévorer ainsi. Cela pourrait devenir gênant pour elle.

– Tu as eu raison de m'avertir, je ferai très attention.

– Je te parle pour ton bien. Je ne voudrais pas que tu l'indisposes et qu'elle décide de ne pas poursuivre ce travail.

– Je te remercie de tes conseils. Tu es vraiment une sœur pour moi.

– Tu crois !

Il regagna sa chambre et tenta de lire quelques lignes de son roman. Alors que le jour précédent, il n'avait eu aucun problème d'attention, ce jour-là, il fut dans l'incapacité de suivre l'action décrite. De dépit il déposa l'ouvrage sur son bureau et alla se poster devant sa fenêtre. Dehors, le soleil d'août ruisselait sur les parterres. Les jaunes-orangés des rudbeckias, précédés, en partie basse, par les roses d'inde plus rougeâtres, donnaient l'impression que le soleil avait élu domicile dans ces massifs. L'air était embaumé des odeurs particulières de ces plantes, et vibrait au dessus du revêtement bitumineux des allées. C'était réellement une très belle journée, de celles dont on se dit qu'elles ne devraient pas finir. En fait, le garçon n'avait qu'un désir, qui était qu'elle passe plus vite que d'habitude. Sa solitude qui, habituellement, ne le dérangeait pas, lui pesait tout à coup, comme s'il devait exercer une activité mais qu'on l'en empêchait. Cette situation paradoxale l'énerva au plus haut point, si bien qu'il se décida brutalement. Il consulta son micro portable et sortit de la maison. Il partit au cinéma. Il n'avait aucune envie de voir un film, mais comme il n'avait, non plus, aucune autre envie, au moins les images qui défileraient lui feraient passer le temps. Ce serait toujours cela de gagné.

Il ne revint chez lui que vers 19h30. Pauline l'attendait avec inquiétude.

– Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue de ta sortie ?

– Excuse-moi, j’ai eu un coup de cafard. Soudain, je me suis senti tout seul. Il fallait que je voie du monde. Je suis allé au cinéma, mais je ne me souviens plus du titre du film qui était projeté.

– Tu parles d’un spectateur ! Allez, viens manger. Moi, j’ai faim.

Jusqu’à présent, Pauline partageait ses repas, qu’en serait-il par la suite ?

2

Depuis ce jour, Amaury ne ratait aucune occasion de rencontrer son si agréable professeur. Ils mangeaient régulièrement ensemble, et allaient nager de conserve. Il n'existait qu'une distance de bon aloi entre eux. Amaury, qui vivait un peu en bohême, se civilisa. Quand il arrivait en cuisine, il avait toujours un mot gentil pour ces dames, qui ne manquaient jamais de lui préparer les plats qu'il aimait.

Août venait à peine de finir lorsqu'un soir, alors qu'il se baignait seul, tranquillement, Colleen Smith sortit du déshabilleur en tenue plus que légère. Elle se trouva face au garçon qui n'en crut pas ses yeux. Elle ne se démonta pas et lui dit :

– Chez nous, il est fréquent que les gens se baignent nus, hommes et femmes. D'ailleurs, c'est très bon pour la santé, tant mentale que physique. Vous devriez essayer, cela vous ferait le plus grand bien. Et vous seriez moins tenté de regarder dans mon décolleté.

Il en devint tout rouge de honte et se serait mis à pleurer si, comprenant sa maladresse, elle n'avait plongé aussitôt et l'avait pris dans ses bras.

– Excusez-moi, je ne voulais pas vous faire de peine.

Mais lui, de sentir ce corps de femme contre lui se mit à trembler. C'était la première fois qu'il en voyait une nue, et la nature aidant il ne put se retenir. Elle s'en aperçut et préféra dire :

– C'est vrai, j'ai oublié que vous êtes un homme. Je vais faire en sorte d'en tenir compte.

Elle se détacha de lui, mais surpris sa tête passa sous l'eau et il but une grande tasse qui lui provoqua une quinte de toux. Aussitôt elle le remorqua jusqu'au bord et l'aidant à sortir du bassin, elle le fit s'allonger sur une chaise longue. Cela avait été si soudain qu'elle ne s'était pas rendu compte de sa tenue à elle. Le garçon qui commençait à respirer normalement la regarda du haut en bas d'un air émerveillé.

Une fois de plus, elle prit la situation en main.

– Allez vous rhabiller je vous raccompagne dans votre chambre.

Encore tremblant, il fit ce qui lui était demandé, mais remonta chez lui en peignoir de bain, que de son côté elle avait aussi enfilé. Arrivé dans sa chambre, elle l'obligea à aller sous la douche. Là elle le frictionna avec énergie. Son peignoir à elle s'ouvrit sous son effort, et elle se retrouva entièrement nue face à un adolescent en pleine force. La situation l'émoustilla à son tour. Elle entra sous la douche du garçon. Là le savonnage prit une autre allure. Dix minutes plus tard, ils se retrouvaient allongés, l'un

contre l'autre, comme on dit, dans le plus simple appareil.

Après le langage étranger, il reçut sa première leçon de langage des mains. Rien ne fut négligé pour son éducation. A deux-heures du matin, alors qu'il dormait profondément, sans faire le moindre bruit, elle alla chercher leurs vêtements, qu'elle remonta et rangea tant chez lui que chez elle. Puis elle regagna sa chambre.

Le lendemain matin, quand il arriva pour prendre le petit déjeuner, elle était déjà sortie. Il en conçut une profonde amertume, et la gentillesse de Pauline ne lui rendit pas le sourire.

A midi son interphone grésilla. Il répondit.

– Avez-vous bien dormi ?

– Oui, Colleen, mais je ne suis pas certain d'avoir rêvé. ?

– C'est bien, voulez-vous que nous descendions manger ?

– Tout de suite !

– Aujourd'hui nous parlerons en allemand.

– Je risque ne pas être à la hauteur.

– Vous ne pouvez pas dire cela tant que vous n'avez pas essayé.

– D'accord !

Pendant tout le repas ce fut un calvaire pour le garçon. Il buttait sur de nombreux mots et de nombreuses expressions. Avec patience son professeur le reprenait. Rien dans son attitude ne pouvait laisser supposer que la veille...

Pauline se rendait compte des efforts qu'il faisait et peinait pour lui. Elle en aurait voulu à Melle Smith, si

celle-ci ne lui avait rappelé qu'elle avait été embauchée pour lui faire apprendre les langues.

Enfin ils quittèrent la pièce, alors qu'Amaury était troublé par les difficultés de l'usage de la langue de Goethe. Une fois de plus il se rendait compte que les cours sont une chose mais la réalité en est une autre. Ils remontèrent dans leur chambre respective. Le garçon sortit ses livres d'allemand et se préparait à revoir ses leçons lorsqu'on frappa à sa porte. Il cria :

– Entrez !

Colleen franchit le seuil et referma derrière elle. Elle vint près de lui, lui prit la main, le força à se lever, le conduisit vers son lit, le poussa dessus et s'allongea à ses côtés. Puis elle le força à la regarder quand elle posa ses lèvres sur les siennes. Alors son moral remonta aussi rapidement que son tee-shirt et que le polo de son professeur. Il constata qu'elle n'avait aucun besoin de soutien et qu'il n'avait pas rêvé la séance de la veille. Les rideaux qui tamisaient la lumière trouvèrent là une raison supplémentaire d'exister. Il vérifia, une fois de plus, que Colleen était une vraie blonde, et qu'elle était aussi sans complexe. La leçon dura une partie de l'après midi. Ses mains, ses lèvres et la partie centrale de son individu avaient été initiés, puis mis à contribution. Quand ils se séparèrent, leurs yeux étaient plus que battus, mais leur corps était en repos.

– Ce soir je ne mangerai pas avec vous, lui dit-elle, je dois rencontrer une amie de passage

– Je vais m'ennuyer !

– Mais non, vous avez des leçons à apprendre, et demain vous devez rencontrer vos autres professeurs.

– C'est vrai, je les avais oubliées !

- Nous nous reverrons donc à 10h, avec votre père.
 - Vraiment, je ne vous verrai pas avant demain ?
 - Non !
 - Mais quand vous rentrerez vous ne viendrez pas me dire bonsoir ?
 - Non ! Je ne sais pas si je rentrerai. Mon amie loge chez des gens qui ont mis leur appartement à sa disposition. Comme c'est une très grande amie, j'ai hâte de la revoir, je ne l'ai pas rencontrée depuis des mois.
 - Si c'est une très grande amie à vous, j'aimerais aussi la rencontrer.
 - On verra cela plus tard. En attendant révisez bien l'allemand.
 - Alors à demain.
- Elle se pencha sur lui, l'embrassa avec fougue avant de le repousser et de sortir.
- Il prit une douche et, alangui, il se mit en devoir de bûcher cette langue.
- Comme elle le lui avait annoncé, il dîna seul. Enfin pas tout à fait car son père, qui était rentré pour préparer l'accueil des autres professeurs, lui tint compagnie. Il lui parla d'elles, et demanda comment cela se passait avec Melle Smith.
- Cela se passe très bien. Un jour nous parlons en anglais, le lendemain c'est en allemand, mais là, j'ai beaucoup de difficultés.
 - Ne te panique pas, tu vas y arriver. Avez-vous commencé à parler d'autres langues ?
 - Non, pour l'instant nous n'en sommes qu'à ces deux là.

– J’ai bien étudié le programme que tu m’as soumis, je trouve qu’il est équilibré. Demain, nous verrons ce qu’en penseront les spécialistes que nous recevrons. Quoi qu’il en soit, les cours doivent impérativement commencer dans moins d’une semaine.

– Je suis prêt. Melle Smith m’a fait réviser mes cours de français et de sciences.

– Tu sais que c’est quelqu’un de très instruit ! Non seulement elle parle couramment cinq langues, mais de plus elle a un très fort bagage en physique et en chimie, ce qui implique qu’elle nage comme un poisson dans les mathématiques. Ce n’est pas pour rien qu’elle loge chez nous, et je me suis laissé dire qu’elle a d’autres cordes à son arc !

– Les autres professeurs ne pouvaient pas demeurer ici ?

– Non, elles ont des obligations. Chloé Partangué est mariée, ainsi que Emilie Bonjola, tandis qu’Armelle Collangon donne des cours dans une grande école.

A 10h le lendemain matin, dans le bureau d’Emeric Grammolen, les quatre professeurs faisaient connaissance les unes des autres, et de leur commanditaire. Toutes avaient un air sérieux, appliqué, et écoutaient le maître des lieux avec une attention respectueuse. Enfin Amaury fut appelé. Il entra sous le regard intéressé des quatre enseignantes. Gaillardement il fit face, se permettant même de détailler chacune d’elle. La prof de gym, Chloé Partangué, lui dédia un sourire qu’il lui rendit. Elle était superbe, avec ses cheveux acajou tombant en cascade sur ses épaules, ses yeux noisette et son

sourire bienveillant. Bien qu'il fasse encore chaud, elle portait une robe marron cachant le sommet de fines bottes, et une veste en velours complétait son habillement. Sa main gauche était vierge de toute alliance.

Elle lui adressa un bonjour d'une voix grave.

Puis ce fut au tour d'Armelle Collangon de lui dire un mot. Elle aussi était éblouissante bien que très décontractée.

Blonde comme Colleen, elle était en pantalon noir dont la ceinture était cachée par une espèce de veste à dessins géométriques, aux manches trois quarts. Elle portait une bague dotée d'un rubis à la main droite. Son sourire semblait plus factice que celui d'Armelle.

Enfin, Emilie Bonjola posa sur lui un regard énigmatique, comme si elle tentait de lire ce qui se passait dans la tête de son élève. C'était assurément une belle femme, mais sa façon de s'habiller ne la mettait pas en valeur. Juchée sur des chaussures à lanières et talons hauts, ses jambes, qu'on imaginait longues, étaient cachées par des leggings sombres en cuir léger. Une robe chasuble prune complétait son habillement. Une alliance en or jaune apparaissait à sa main gauche. Un collier d'améthyste paraît un décolleté en arrondi. Ses cheveux arrangés à la lionne lui donnaient un air agressif, ce qui était démenti par sa voix douce.

Toutes ces dames assurèrent à Emeric Grammolen que son fils aurait la meilleure formation.

— Je vous rappelle, mesdames, que je ne souhaite pas seulement qu'il ait une tête bien pleine, mais qu'elle soit aussi bien faite. Je connais mon fils, c'est un garçon courageux qui ne se rebute pas facilement.